

SIDI AHMED OU MOUSSA

I

LE PAYS. — LA LÉGENDE ORALE

La louange à Dieu. Vous avez trouvé, les Ida Oultit
Un beau pèlerinage à la route facile
Sidi Ahmed ou Moussa, le Lion, le Cheikh.
(Sidi Hamou ¹.)

Sidi Ahmed ou Moussa est le plus célèbre des saints du Sous. Les Ida Oultit qui se glorifient de son tombeau sont une très ancienne tribu du Sous. Leur nom se trouve dans Pline, à peine déformé, à côté de celui des Massa leurs voisins ².

Leur pays qui fait partie de la montagne des Guezoula, comme on disait au temps de Léon l'Africain, est une tranche du versant atlantique de l'Anti-Atlas, tranche qui s'allonge et qui s'élève, presque depuis les portes de Tiznit jusqu'aux sommets parfois neigeux de la montagne des Ighchan.

La plaine du Tazeroualt où est le tombeau du saint, est enclose dans cette montagne.

Au Sud elle est dominée presque à pic ³ par le plateau

1. L'hamdaoun ou lillah, Ida Oultit, toufam

Lhaj ia'deln irkha sers agharas

Attigan dizem Sidi Ahmed ou Moussa ech cheikh.

2. *Gentes Selatitos et Masatos, flumen Masatat*, PLINE, V, 9. *Le Maroc chez les auteurs anciens*, ROGER, p. 31. On ne croit pas trop audacieux le rapprochement, non plus que de voir dans Guezoula, le souvenir des Gétules, surtout si on considère que les Guezoula, avant de se fixer dans l'Anti-Atlas, ont été des nomades sahariens, ce qui concorde assez bien avec l'idée que nous avons des Gétules. (V. notice sur les Guezoula, p. 59.)

3. LENZ, *Tombouctou*. — II, p. 3. Le voyage du rabbin Mardochée de Mogador au Djebel Tabaioudt a été résumé par Duveyrier (*Bulletin Société de Géog.*, décembre 1875).

Le voyageur, venant des Chtouka Ait Ilougan, s'est arrêté à Asaka des Ida

des Mejjat de Tizelmi. Au Nord et à l'Est par la montagne des Ida ou Ba'qil (et non Baqil, ar. البعيلي)

A l'Ouest, elle est séparée de la plaine ou Azaghar de Tiznit, et de la mer par une longue ride montagneuse¹, si bien nommée l'Ighir Melloulen, l'épaule blanche, au pied de laquelle se trouve l'oasis d'Ouijjane².

Tout ce pays est encore dissident malgré que, par milliers, ses habitants, les « Iboudraren³ » viennent en pays soumis et en France, exercer les métiers les plus divers depuis celui de professeur d'arabe, pour les Arabes, jusqu'à ceux d'acrobates, de danseurs et de chanteurs, en passant par ceux de manœuvres, de mécaniciens, et de serviteurs de toutes sortes.

Ce pays est encore dissident et nous n'avons jamais été au Tazeroualt.

Mais, nous avons les meilleures relations avec le chef du pays, le chérif Sidi Ali ou Mohammed⁴, descendant de

ou Ba'qil. De là à Ouijjane, puis a perdu ses notes sur le Tazeroualt (?).

Son itinéraire reprend à la montée du plateau du Tizelmi au-dessus de Tarmast, pour se diriger ensuite vers Ifran, Taghjijt, jusqu'aux Aouinet ait Ousa, à 1 heure au Sud de la pointe du Bani, au pied du Djebel Taskaliouin, où il y a des inscriptions dans une montagne nommée « Taskala oum aghrou ikalan », que le rabbin traduit « le rocher pourvu d'écriture ».

Une note de Duveyrier met en doute l'exactitude de cette traduction et propose : « l'escalier de la grotte des nègres ».

Il n'est pas douteux que la traduction du rabbin était la bonne. Il suffit de corriger aghrou par azrou, « le rocher sur lequel il y a des signes d'écriture ou des dessins ».

« Ikoula, veut dire noirci, dessiné, colorié.

« Taskala mou ouzrou ikoulan »,

« L'escalier aux pierres écrites ».

1. Ces avant-chaines allongées : « Ighir Melloulen, Tidrarin, Ouarz-mimen, Tachilla, sont bien caractéristiques du versant atlantique de l'Anti-Atlas.

2. Ouijjane (chl. la parfumée, centre important qui comprend une dizaine de ksours, une des portes de l'Anti-Atlas).

3. Iboudraren, sing. Abouddrar, montagnards.

4. Les chefs de la famille de Tazeroualt ont été successivement au cours du dernier siècle :

Sidi Hachem, mort en 1824.

Sidi Lhaoussine ou Hachem mort le 28 juillet 1886 à 87 ans.

Sidi Mohamed ou Lhaoussine ou Hachem, mort en 1917 (V. Hes-

Sidi Ahmed ou Moussa. C'est lui qui, l'an passé, nous a envoyé un précieux manuscrit de sa bibliothèque, dont la traduction fournira le principal de cette étude sur l'auteur de sa maison.

La puissance temporelle de cette maison qui fut grande à plusieurs moments et de qui le chef était l'« amghar » n'Iguizoulen, le chef des Guezoula, cette puissance est bien faible aujourd'hui. Mais c'est encore un très grand nom que celui du « chérif de Tazeroualt ».

Il nous souvient d'une visite que nous fit à Tiznit en 1917, le père du chérif actuel, Sidi Mohammed ou Lhaoussine, presque centenaire. Il fallait voir tous les Chleuh, c'est-à-dire toute la maison, tomber à plat ventre pour baiser le bas de son manteau.

Il fallait voir, par contre, l'air cavalier avec lequel le saluait, de haut, le pacha de Taroudant, Haïda ou Mouis¹, d'un « Ala sslama, Imrabet » qu'on traduirait assez bien par : « Bonjour, curé ».

L'an passé, dans un petit village de Champagne, au bord de la Seine, il fallait voir quelques chleuh d'Ouijjane, ouvriers d'usine à Paris, libérés par le « pont » du 14 juillet, manier avec vénération un poignard et un sabre qui ont appartenu à Sidi Mohammed ou Lhaoussine.

Ces petits faits en disent long sur le respect² des

péris, notes sur l'Histoire du Sous, 3^e trimestre 1923 et 4^e trimestre 1926). Ces deux premières dates, communiquées par le cap de la Chapelle, la première tirée d'un rapport de Beaumier au ministre du 1^{er} octobre 1874.

1. Haïda ou Mouis devait être tué une semaine plus tard au cours d'une harka dans l'Anti-Atlas à Igalfen chez les Ait Sahel à 25 km. S.-O. de Tiznit.

2. « Ces peuples ont un chef général de la religion. Le respect qu'ils lui portent approche de l'adoration. On le nomme Sidi Mohammed Moussa, sa demeure est à 15 lieues environ du Cap de Noun, près de la ville appelée Illerich. »

« Cet homme, sans troupes à ses ordres, est cependant le plus puissant de toute l'Afrique. Son autorité est sans bornes. S'il ordonne la guerre contre l'empereur du Maroc, il est obéi. La guerre cesse quand il le veut. Sans possessions particulières, il a tout en son pouvoir. Chaque famille lui fait chaque année un présent, elles s'efforcent à l'envi, de le

chleuh pour leurs anciens chefs, alors qu'à certains de leurs chefs actuels ils donnent dédaigneusement le nom de « bergers » « imeksaoun ». Ils acceptaient d'être mangés, mais que ce fût par un seigneur.

« Être mangé par le Lion, pourvu qu'il soit considérable
Meqqar ichchai iizem igh iga bou lia'tibar ¹. »

Pour avoir une idée de ce pays de Tazeroualt où est la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa, suivons avec un Chleuh, le chemin du mousem ².

« Tu sais cette montagne ronde au-dessus d'Ouijjane qu'on voit de l'oued Massa. Nous l'appelons : « Tinghallel » parce qu'elle est ronde et lisse comme un pain de sucre. Elle est entre Ouijjane et le Tazeroualt. On en fait le tour, par deux chemins. Celui du Nord, va vers Tighmi, par Bourkougou ³.

Prenons le chemin du Sud, par le col au-dessus de Tamalout, où sont les pierres blanches « izran melloulin » par où descendaient les cavaliers Mejjat et sur lequel vos canons ont tant tiré lors de la colonne du général ⁴.

rendre considérable. Il rend justice à tout le monde, il soumet les accusations à son conseil et quelques jours après prononce définitivement. Il n'exige rien de personne et tout le monde lui donne. »

SAUGNIER, 1792, *Voyage au Sénégal*, p. 81.

1. « Bou lia'tibar », un de ces termes venus de l'arabe littéraire, comme certains termes de mystique, comme « taouil » qui veut dire chez les Chleuh « avec finesse, avec ruse ».

Comme « la'nait », la joie parfaite, de العناية الازالية comme « el kimit » la plante magique qui donne l'abondance, de الكيمياء

2. Anstara simi blaḍar (chanson chleuh) « en voyageant avec la bouche et sans les pieds ».

3. « arkougou », c'est un repas qu'on prépare rapidement en voyage, quand on trouve un peu d'eau en délayant un peu de farine aromatisée « aggourn ijane » que les Chleuh ont souvent comme provisions de route. Les pèlerins font généralement une pause et un petit repas en ce lieu d'où l'on découvre le Tazeroualt, en venant du Nord. D'où son nom : bou arkougou, bourkougou.

4. La colonne du général de Lamothe en 1917.

C'est le col de Tamgert Ismeg (le col du Nègre). On est dans l'Ighir Melloulen.

Descente dans l'« asarag¹ Igouman » au-dessous de l'Aourir nimakaren² où on ne va pas seul à cause des voleurs. Puis remontée jusqu'au col de Mrrz tkinin³ d'où on aperçoit le Tazeroualt. En bas, dans une petite vallée, Aïn Tolba et Toumanar, où est le tombeau de Sidi Yahia ou Idir (Haoud, p. 387) disciple de Sidi Ahmed ou Moussa.

Au delà, à l'Est, dans le cercle montagneux des Mejjat et des Ida ou Baqil, c'est la plaine du Tazeroualt.

Ce ruban de verdure et de palmiers qui coupe la plaine en traversant la zaouia, c'est la rivière. Elle descend des Ida ou Gougmar, où est Sidi Mohamed ou Idir de Tighloulou, et où il y a des cascades et de nombreux moulins.

Cette hauteur allongée comme un chameau, qui nous empêche de voir Iligh, c'est le Guiliz.

Sur la pente douce du versant, la qoubba du cheikh entourée d'arcades en demi-cercle a sa porte ouverte sur la rivière.

Tout autour du tombeau, s'étale un grand cimetière.

Au Nord du tombeau, il y a la Médersa, la mosquée avec son minaret.

A l'Est, au-dessus du tombeau, c'est le « taghzout » le « champ de course » où les cavaliers font le jeu de la poudre.

Entre le tombeau et la rivière, c'est la place du moussem, où il y a l'« argan n isemgan », l'arganier du marché aux esclaves. »

Le Tazeroualt fut longtemps l'entrepôt par où les nègres du Soudan arrivaient au Maroc.

Sur la rive opposée, la zaouia, avec ses bâtiments non

1. Asarag, dépression entre des hauteurs, a aussi le sens de vestibule, de cour intérieure.

2. La colline des voleurs. d'où l'on aperçoit tout l'Azaghar de Tiznit, le Djebel Inter et Sidi Abdallah ou Saïd sur la colline des Ahl Mader.

3. Le casseur de pots.

blanchis et ses palmiers. Cela doit avoir un aspect assez saharien. Comme Tiznit avant que sa mosquée ne fût ornée d'un chapeau blanc.

« C'est le Tazeroualt », nous dit notre guide. « Tu ne sais pas quel beau pays. Tout ce qui en vient garde son parfum pendant des années. Sidi Ahmed ou Moussa a dit que le paradis, s'il est sur terre, est vis-à-vis du Tazeroualt et que s'il est sous la terre il est vis-à-vis du Tazeroualt. »

Terminons sur cette parole enthousiaste d'un Chleuh la description d'un pays que nous n'avons jamais vu.

Le tombeau de Sidi Ahmed ou Moussa est encore, aujourd'hui, un pèlerinage très fréquenté. On l'appelle « l'hadj Imsakin », « La Mecque des pauvres gens ».

Il y a trois mouggars par an, en août, en mars et un autre en automne qu'on appelle le moussem des Mejjat, pour la raison suivante :

Sidi Ahmed ou Moussa séjournait chez les Mejjat. Un jour qu'ils se battaient à coups de pierres, le saint fut blessé à la tête et son sang coula. « Que ferons-nous », dirent les Mejjat, en expiation de cette blessure ? »

« Vous ferez chaque année un « ma'rouf ¹ » vous y mangerez de la bouillie (l'asida) vous vous y battrez à coups de pierres. Et votre moisson sera abondante et vous en donnerez une part à mes enfants. »

Puis il voulut quitter le pays. Alors du haut d'Aogdemt, au-dessus du Tighloulou, il jeta son bâton qui alla se planter en terre dans le Tazeroualt, à Tagarazt.

« C'est là que j'habiterai. »

On a entouré le bâton d'une maçonnerie. On l'appelle : « takourait n ech cheikh » « Le bâton du cheikh ».

Le mouggar (chl. amnouggar, se rencontrer) ar. moussem, est une foire. On vient de très loin, chercher à la

1. « Ma'rouf », repas en commun en l'honneur d'un saint ou d'un défunt.

fois des profits matériels et spirituels. Les premiers par le commerce. Les autres par des visites pieuses (ziaras) et par des offrandes ou des sacrifices au tombeau du Saint, pour obtenir la puissante intercession de sa baraka.

La réunion dure trois jours. On arrive généralement le mercredi et on fait ses dévotions. Le jeudi est le jour du commerce. Le vendredi, il y a grande prière et dislocation.

Le pèlerin entre dans le sanctuaire en passant sous les arcades. Le tombeau est recouvert d'un drap brodé de soie. Il est entouré d'une balustrade en bois le « derbouz ». Dans le fond il y a un autre tombeau.

Le pèlerin va toucher le drap. Il s'en couvre quelquefois, afin de mieux recevoir l'effluve mystique de la baraka. Cela se passe assez familièrement. On se couvre du drap. On frappe à la balustrade, comme pour attirer l'attention du Saint: « Dis donc, Ahmed ou Moussa, prends garde à moi ». Comme ferait un client familier et impatient à un fournisseur nonchalant. On fait des vœux, des promesses qu'on n'exécutera que si on a eu satisfaction.

Sidi Ahmed ou Moussa sous le couvert de ton drap
Ni chaleur, ni froid n'ont pouvoir sur moi.
Sidi Ahmed ou Moussa, sitôt que je fais un pas
Pour aller te visiter, combats pour moi
Comme un faucon pour ses petits, dans les rochers.
Sidi Ahmed ou Moussa, si tu dors, réveille-toi
Ma barque est dans les grands flots
Au secours du voyageur qui pousse des cris.

Tout cela donne une allure bon enfant, pas du tout guindée ni terrorisée par le respect, aux rapports que les Chleuh ont avec un de leurs plus grands saints.

Une sorte d'armoire pratiquée dans le mur du sanctuaire renferme un « talloht », une planchette d'étudiant qui fut à Sidi Ahmed ou Moussa. Les pèlerins, après avoir touché le tombeau, vont aussi toucher la planchette.

y a un endroit pour les sacrifices.

y a une caisse pour les offrandes qui est surveillée par les tolbas. Car l'abandon à la volonté de Dieu n'interdit pas de prendre des précautions contre la malice des hommes.

« Mets ta confiance en Dieu, mais entrave ta chameille. »

Enfin, qui veut une amulette, il en a une pour un franc.

Le dernier jour du moussem, après la prière, le fqih de la Médersa, du haut d'un petit monticule qu'on appelle le « Mraki'a¹ » prêche la foule. Et souvent, à ses derniers mots éclate un immense applaudissement, provoqué sans doute par l'iblis, coupable innovation (bid'a) que le prédicateur est impuissant à empêcher.

Le mouggar est terminé. Chacun rentre dans son pays.

Un moussem dont on se souvient est celui de 1227 (?) (1908) un peu de poudre s'enflammant au « rahba », à la « place » des marchands de poudre, provoqua une formidable explosion. La légende parle de chameaux et d'ânes lancés dans les palmiers. Rien qu'aux villages de Tiourgan² et de Tamalout³ où sont des fabricants de poudre, il y eut plus de vingt victimes.

Une explosion semblable s'était produite à Marrakech à Jam'a Lfna, à la fin du siècle passé.

Nos foires du moyen âge avaient ce caractère à la fois économique et religieux.

Le Tazeroualt était admirablement placé, à la frontière

1. Synonyme de mşalla, le lieu face auquel on se prosterne pour la prière, de ركع se prosterner.

2. et 3. Tiourgan des I. ou Baqil. Tamalout d'Ouijjane.

entre le Sahara et le Maghreb, pour être un lieu d'échanges entre le Nord et le Sud. Il le fut longtemps.

Il est intéressant de noter que les marabouts au XVI^e siècle furent assez puissants pour adoucir les mœurs violentes des Berbères en leur imposant des trêves et en les obligeant à respecter, par scrupule religieux, les routes et les marchés¹, et c'est un stade dans la marche vers la civilisation des populations berbères.

Sidi Ahmed ou Moussa, de qui la légende est si abondante, est un personnage historique. Il est mort en 971- 1563 au Tazeroualt où il a son tombeau dans sa zaouia.

C'est surtout dans le Nozhet el Hadi que l'Ifrani l'historien des Saadiens, nous dit la grande influence de Sidi Ahmed ou Moussa, contemporain et ami du Sultan Moulai Abdallah².

Le Daouhat en Nachir³ et le Moumtia el Asma⁴ lui consacrent aussi quelques lignes.

Mais ce sont des manuscrits inédits trouvés récemment dans le Sous qui ont fourni la documentation sur la vie du cheikh qu'on a reproduite ici.

1. Cette tradition connue dans le Sous est confirmée par un texte (*Haoudigi*, p. 121). « Sidi Hossein ou Chrhabil a créé les marchés de notre pays, comme le Khémis des A. Bamrane et le Tléta de Tiguinit Akhsas (notice). »

V. aussi LÉON, liv. II, *De la Région de Guzzula...* « Et fut auteur de ces trêves (du temps que je traversais ce pays-là) un bon ermite qui est entre eux réputé et estimé saint, n'ayant le bonhomme, qu'un œil dont il se voit conduire, et le trouvai tout pur, innocent et rempli de charité ». V. MASSIGNON, *Le Maroc de Léon*, p. 123.

Sidi Mohamed Gouisa'den fut aussi un de ces marabouts pacificateurs (MARMOL). Ce pays (Aqqa), jadis très riche, fut dépeuplé par des guerres civiles, apaisées par un morabite (Ouisa'den) qui les allia et pacifia leurs différends (MARMOL, III, 8).

2. NOZHET EL-HADI, p. 13, 85, 88, 94, 343, 356.

3. *Archives Marocaines*, volume XIX, p. 192.

4. Voir trad. à la suite (p. 159).

Sidi Ahmed ou Moussa est né à Bou Merouan, chez les Ida ou Semlal¹.

On n'a pas la date de sa naissance, mais il est mort, dit-on, plus que centenaire en 971. Il a donc vécu au xv^e et au xvi^e siècle.

Son père était Sidi Moussa et sa mère Lalla Taounnout.

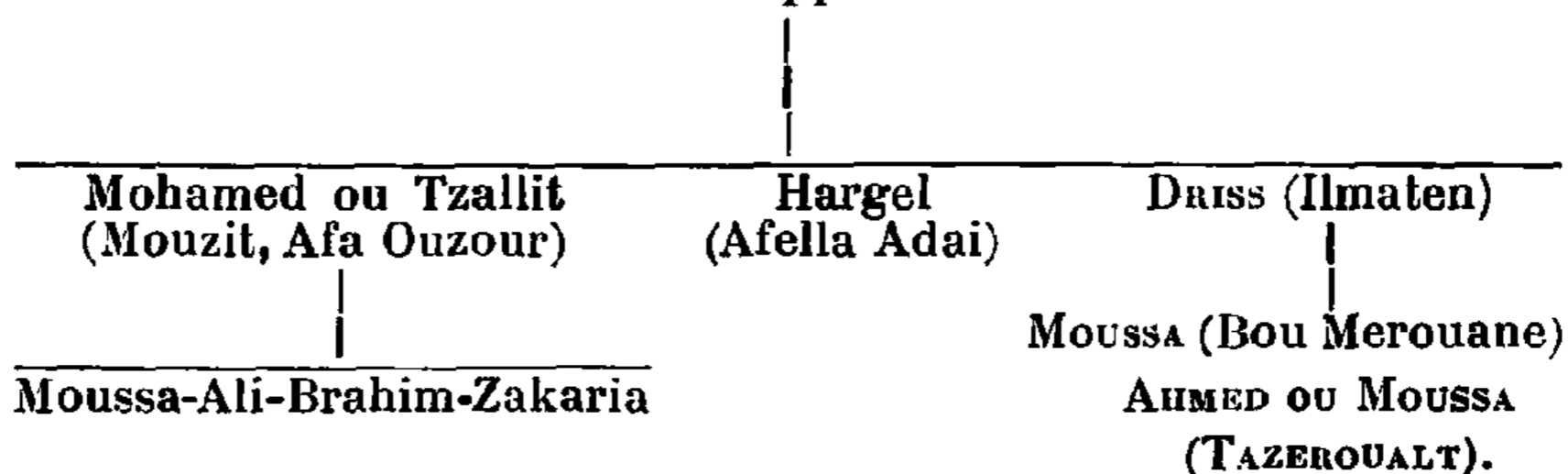
Une généalogie intéressante² le fait descendre de Chérif Sidi Zouzal, le Jazouli, qui serait venu de Tamdoult ouaqqa, après les luttes entre les deux lefs Ahoggoua³ et Guezoula qui aboutirent à la destruction de la ville.

Sidi Zouzal, ancêtre des Ida Oultit, se serait d'abord fixé à Tafraout Imouloud⁴ où est son tombeau.

Un de ses fils, le chérif Driss se serait fixé à Ilmaten⁵, et il aurait eu pour fils Moussa ben Driss, qui alla habiter à Bou Merouane et qui est le père de Sidi Ahmed ou Moussa.

SIDI ZOUZAL

Venu de Tamdoult ou Aqqa à Tafraout Imouloud.



Avant de se fixer au Tazeroualt et avant de devenir un

1. Voir notice chez les Ida ou Semlal. Les chorfa Semlala disent descendre d'Ali par Abdallah ben Ja'fer. D'où le nom qu'ils se donnent parfois de *Ja'friin*.

2. Voir notice communiquée par le fqih Sidi Brahim el Aoufi d'Akal Melloulen des Ida ou Baqil, près d'Asaka Abelagh. Rapprocher ce nom : *Zouzal* de l'ethnique Jazouli (p. 155).

3. Voir notice sur les lefs du Sud et légende de Tamdoult ou Aqqa (*Revue du Monde Musulman*).

4 et 5. Chez les Ida ou Gersmouk montagnards.

saint, la légende dit que Sidi Ahmed ou Moussa a fait de nombreux voyages, qu'il est allé à Bagdad, et jusqu'au Djebel Qaf, où l'imagination populaire voit le bout du monde.

Le taleb Soussi fut de tout temps un grand voyageur, un « *şaiaḥ* », allant de pays en pays, d'abord pour s'instruire, ensuite pour enseigner. C'est par milliers qu'on peut compter les *tolba chleuh*, maîtres d'école coranique, en pays arabe; ces *tolba chleuh* apprenant l'arabe aux Arabes¹.

Sidi Ahmed ou Moussa pourrait être leur patron, comme Ibn Toumert qu'on appelait le *fqih Soussi*, et qui fit tant de voyages avant de fonder l'empire Almohade.

Tout ce qui suit est de la légende populaire recueillie directement de la bouche des *chleuh*, et d'abord le récit de la vocation du cheikh, tel que les conteurs le chantent sur les places².

LA LÉGENDE DE SIDI AHMED OU MOUSSA

Au nom du Dieu clément, ayant dit et redit³
 Je vais te raconter récit de ce qu'a fait un être sur la terre
 Ce n'était pas du tout un homme de prière,
 Un homme de mosquée ou bien de zaouia
 Que Sidi Ahmed ou Moussa.
 Ce n'était rien qu'un acrobate avec sa troupe
 A tout mariage apportant son tambourin
 Et portant son fusil à pierre à toute visite en commun.
 En quelque endroit qu'il se trouvât
 Passant le jour, passant la nuit.

1. Ils étaient 130 (cent trente) en 1931, dans la seule tribu des Haouara (Sous).

2. Nous avons publié ce récit en 1925 dans *Hespéris* (texte *chleuh* et traduction française).

3. *Ida bismillah errahman* (rem. ce pluriel).

Dieu, le jour qu'il voulut lui donner sa faveur,
 Lui fit rencontrer la vieille appuyée sur un bâton.
 Quand la troupe des garçons passa près d'elle, elle dit :
 « Mon refuge en votre appui, ô mes fils,
 Pour me porter jusqu'au col la corbeille que voici. »
 Tous ont du mépris pour elle
 Et nul ne veut seulement
 De la corbeille approcher son vêtement.
 Puis c'est Ahmed ou Moussa qu'elle appelle :
 Il lui répond : Me voici
 Celui qui se fie en Dieu peut y mettre espoir aussi.
 Voilà le Pôle auprès d'elle : « O mon fils,
 Mon refuge en ton appui,
 Pour me porter jusqu'au col la corbeille que voici. »
 « Bismillah ». Et de sa main, rejetant le tambourin
 Roule un turban sur sa tête et enlève la corbeille.
 Sur son visage ont coulé toutes les larmes des figues.
 Et la corbeille est montée au sommet du col.
 « O mon frère, a-t-elle dit, ton bonheur est garanti ».
 Il lève les yeux en l'air, tout le ciel est éclairé
 Et ceux qui sont près de lui.

Sidi Ahmed ou Moussa ta malédiction
 Lance-la sur le méchant qui m'a fait du mal
 Qu'il soit Amghar ou Caïd ou homme de rien.

Ce récit n'est pas autre chose que le développement un peu romancé de quelques lignes du Faouaid¹. Mais il est intéressant de comparer ce dernier texte qui date de 1045 avec celui recueilli en 1335 et d'assister en quelque sorte à la cristallisation de la légende.

Comme Sidi Ahmed ou Moussa est devenu le patron des acrobates, la chanson fait de lui un jeune garçon, dans une troupe d'acrobates errants.

Cela donne au poète l'occasion de décrire en deux vers la coutume des visites en groupe², à l'occasion d'un mariage, d'une naissance, d'un retour de voyage ou de quelque événement heureux. On y va en armes, autant à

1. Voir page 44 et photo ci-contre page du Faouaid.

2. Tarzift, Tarragt.

cause des périls de la route que pour faire honneur à ses hôtes. C'est une occasion de réjouissances, d'ahouach et de jeu de la poudre.

Le vieillard à la corbeille dont l'histoire a gardé le nom est devenu une vieille femme, la vieille, jeteuse de malé-fices, méprisée par les garçons, et qui devient la source de la gloire et de l'illumination pour qui lui a montré un peu de charité.

Comme on parle à des montagnards, il y a un col à passer. Et pour rendre un peu plus méritoire le bon mouvement du jeune homme, il a la joue barbouillée par le jus des figues.

Le poète dit bien plus joliment :
« Sur son visage ont coulé les larmes des figues. »

Après qu'il eut reçu la faveur de Dieu, Sidi Ahmed ou Moussa voulut renoncer au monde. Il fut enlevé au ciel et il était parmi les créatures qui traînent l'attelage du soleil. Or un jour, à la veille de l'Aid el Kbir, il y avait un pauvre homme qui venait d'un marché lointain et qui se hâtait pour apporter avant la nuit la nourriture à ses enfants. Il demandait à Dieu d'arriver à sa maison avant le coucher du soleil.

Alors Dieu ordonna à ceux qui traînent le soleil de ralentir leur course pour permettre au pauvre homme d'arriver. « Il y a plus de mérites à gagner sur la terre que dans le ciel », dit Sidi Ahmed ou Moussa ; « Je veux retourner sur la terre, avoir des enfants et travailler pour les nourrir ».

On dit qu'il eut huit enfants, dont quatre d'une femme et quatre d'une djennia¹. Un peu avant sa mort il les fit

1. Dont les A. Tsouirout de Taddert, dchar des I. ou Baqil entre Tiznit et Oujjane, cette famille de marabouts anéantie par des meurtres successifs.

se rencontrer et échanger le « taslim », la promesse de ne pas se faire de mal les uns aux autres.

Quelques scènes de la légende se passent à Bagdad où le saint, dit-on, fut longtemps serviteur de Sidi Abd el qader el Jilani. Peu importe à la légende que l'un des saints ait vécu au XII^e et l'autre au XVI^e siècle. D'ailleurs Sidi Ahmed ou Moussa a été visiter le tombeau de Bagdad. Il y a toujours une parcelle de vérité dans la légende.

Donc, Sidi Ahmed ou Moussa était à Bagdad chez Sidi Abdelqader. C'est assez la coutume des saints de rivaliser de miracles.

Le Baghdadi voulut un jour éprouver son hôte. « Demain matin, dit-il à la négresse aux ablutions, tu lui diras qu'on n'a pas pu allumer le feu ».

« Tends une palme aux Pléiades », lui répondit-il,
« Elles t'y mettront le feu ».

Et la négresse ayant pris une palme sèche et l'ayant tendue vers le ciel jusqu'à toucher les Pléiades, la palme se mit à flamber.

Alors le saint de Bagdad fit un autre miracle. Il ordonna au petit jour de s'obscurcir et à la nuit de revenir.

« Pour qu'Ahmed ou Moussa ait le temps », dit-il,
« D'avoir fait ses ablutions avant l'heure de la prière ».

Et c'est depuis ce temps-là qu'il y a la « fausse aurore » le « fadjer el kadib ¹ ».

La légende suivante met en scène les « trois Ahmed » des Ida Oultit: (Sidi Ahmed Ia'zza de Tinsghat des Rez-mouka, Sidi Ahmed Aba'qil de Tizgui des Ida ou Ba'qil et Sidi Ahmed ou Moussa).

1. Chron. anonyme, LÉVY-PROVENÇAL, sur l'Aurore vraie, p. 388 ; Inst. musulmans. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, p. 66.

Sidi Ahmed Ia'zza se rendait au moussem de Tazeroualt. Sidi Ahmed Aba'qil qui le suivait, prit pour l'éprouver, la forme d'une vache qu'un vieux menait vendre au moussem.

Or, quand le vieux dépassa Sidi Ahmed Ia'zza, celui-ci l'interpella :

« Afqir ? » — « Na'm » — « Vieux ? » — « Oui, que veux-tu ? » « Tu veux vendre cette vache ? Attends que je l'examine. On dirait qu'elle a la tête d'un Ba'qili. Pourquoi donc, Ahmed Abaqil, chercher ainsi à m'éprouver ? »

Puis ils prirent ensemble le chemin du moussem.

Or, un pauvre homme qui voulait aller au tombeau du Prophète, allait demander une invocation à Sidi Ahmed ou Moussa pour favoriser son pèlerinage.

Le pauvre homme rencontra ces deux-là (sinann), leur demanda où était le cheikh.

« Il est allé à Bourkougou, relever quelque âne tombé. Tu le reconnaitras à son manteau rayé » (abrach).

L'homme suivit son chemin, trouva l'homme au manteau rayé auprès de l'âne et lui demanda une invocation.

« Mais comment sais-tu, dit le cheikh, que je suis Ahmed ou Moussa ? »

« Ces deux-là m'ont renseigné ». « Allons les trouver. « Pourquoi venez-vous, toujours, leur dit-il, m'arracher à la paix ».

Puis quand ils furent partis, il dit au pauvre homme :

« As-tu bien grand désir du tombeau du Prophète avec un cœur sincère ? Alors ferme les yeux ». Le cheikh le précéda au tombeau du Prophète. Et quand il l'eut ramené du pèlerinage : « Ne dis ceci à personne. »

Et Dieu, presque aussitôt, prit l'âme de cet homme.

Il y a là une sorte de critique naïve de ceux qui invoquent le saint, à tout propos, pour un rien, pour un faux-pas : « Sidi Ahmed ou Moussa ».

Et la bonté inépuisable du saint qui, tout en se plaignant qu'on l'ennuie, va donner son secours aux plus humbles travaux. Cet âne écrasé sous sa charge. Et Dieu sait s'il en tombe, au Maroc, des ânes sous leur chargement.

« Tous ceux qui sont en péril », dit le saint, « peuvent m'invoquer. Même s'ils sont entre le clou et le fer à cheval (ger tsila d oumesmar), j'irai les en tirer. »

Un jour, dans un désert, au pays de Baghdad, il avait faim et soif. Alors, Sidi Ahmed ou Moussa fit une invocation et une source jaillit.

Puis, il lui prit envie de manger du pain tout chaud de son pays.

« Ma'lad aghroum n takat ».

« Si je pouvais avoir un pain sortant du four ».

Lalla Rahma Youssef, la sainte de Massa eut une vue² miraculeuse de son désir. Elle fit un pain, le sortit du four et le lui tendit de Massa à Baghdad, en disant :

« Tiens, gourmand d'Ahmed ou Moussa ».

« Haqq, a Ahmed ou Moussa, bou chchhaouat ».

Cette sainte qu'on appelle la lionne d'Aghbalou « tizemt n Oughbalou », est enterrée et vénérée à Massa. C'est elle qui se promenait non voilée au moussem de Sidi Ouassai¹. Et comme on s'en scandalisait :

« Ceux qui sont vraiment des hommes, ils n'ont pas souci de moi » « our ten hemmigh. »

« Et ceux qui sont des vauriens, moi je n'ai pas souci d'eux » « our ii hemmin² ».

Sidi Ahmed Abaqil vivait à Tizgui au temps de Sidi Ahmed ou Moussa. Sa tombe est à Imin ougmir, au-dessus de Tizgui Ida ou Ba'qil.

1. Haoud, p. 257. Sidi Abderrahman er Rondi (el Andalous) enterré au rivage de Massa, connu sous le nom de Sidi Ouassai.

2. Tkachef fellas.

Il gardait les troupeaux chez les Massa. Ceux-ci lui payant son gage en grain, il donnait ce grain à ses bêtes. Et les Massa le traitaient de fou.

Mais leurs femmes voulant lui faire du bien, lui tissent un bon manteau de laine rayé (abrach). Alors il demanda à Dieu de donner aux femmes de Massa, la raison qui manquait aux hommes.

« Aoun iks Rabbi, ai ait Mast, la'qel.

« Ifkt itmgharin ennoun ».

C'est Sidi Ahmed Aba'qil qui fit jaillir la source d'Imalalen près d'Aghbalou de Massa.

En souvenir de ce bienfait, chaque année, ses descendants vont à Massa, portent quelques dattes de baraka aux gens d'Imalalen qui leur donnent du grain.

Un jour Sidi Ahmed ou Moussa passa dans un lieu où il y avait une source grosse comme un fleuve. Il y avait un endroit plat comme une aire où il s'installa pour faire la prière. Quand il eut fini, il entendit qu'on lui disait : « Déplace-toi, tu me fais mal ». C'était un énorme serpent sur le dos duquel il était assis : « Pourquoi souffres-tu », lui dit-il. « Il m'a été révélé que j'irais en enfer. J'ai tant de chagrin, que j'ai perdu un œil à force de pleurer.

« Il ne faut pas pleurer. Dieu est miséricordieux ».

Le serpent cessa de pleurer.

Or, Sidi Ahmed ou Moussa repassant par le pays où il avait trouvé source abondante et beaucoup de gens, trouva le pays désert et tarie la source. Comme il en cherchait la raison, lui apparut Saidna Jabril.

« C'est toi qui en es la cause. Les larmes du serpent faisaient couler la source ».

Alors il dit au serpent :

« J'ai trouvé dans les Livres que celui qui doit aller en enfer doit pleurer toutes les larmes de ses yeux ».

Le serpent se remit à pleurer et la fontaine à couler.

Le bien peut sortir du mal. C'est dans l'esprit de l'histoire d'El Khadir, dans le Coran (ch. xviii) laquelle revient si souvent et si justement dans les propos des mystiques.

Un jour Sidi Ahmed Aba'qil vint rendre visite à Lalla Ta'zza Tasemlalt ¹.

Il était monté sur un lion. Il lui dit : « Entrave cette bête de somme ». Elle l'entrava avec un serpent. Elle mit la tête du serpent vis-à-vis celle du lion et dit à Sidi Ahmed ou Moussa : « Ce que tu as amené, voilà que je l'ai entravé. Tu as amené une merveille, je l'ai entravée avec une autre. »

Un jour, avec des foqara montés sur des juments, Sidi Ahmed ou Moussa allait à Tagjgalt ². En passant au bord d'un précipice, il leur dit : « A qui sautera ici, je garantis une demeure au paradis. — Nous ne pouvons pas », dirent les foqara. Alors il en vint un qui n'était pas de leur compagnie : « Qu'as-tu dit à ceux-ci, demanda-t-il au cheikh ? — Je leur ai dit : « A qui sautera ici, moi je garantis une demeure au paradis ».

« Moi je veux sauter ». Il sauta. Il arriva sur la terre, lui et sa jument, sans aucun mal.

Tous les foqara dirent au saint : « Nous voulons sauter. — Non » leur dit-il. Il releva sa qchaba, il releva ses vêtements. Ils virent sur son dos la trace des sabots de la jument. C'est lui qui l'avait portée et qui l'avait posée à terre.

Un jour, Sidi Ahmed ou Moussa voulant deux manteaux pour ses fils, envoya un messenger à Sidi Mhamed ou

1. Près de Jama' n'Oulili (haut oued I. ou Semlal).

2. Au-dessus du Tazeroualt, chez les Mejjat.

Yaqoub au pays des Zenaga, voisin d'Azanif, célèbre pour ses akhnifs ¹.

Le messager reçut deux manteaux, mais il n'en remit qu'un seul.

Alors Sidi Ahmed ou Moussa appela : « Sidi Mhamed ou Yaqoub? — Me voici — Combien m'as-tu envoyé d'akhnifs? — Deux. »

Alors le messager se mit en colère et dit au saint : « Tu n'avais pas besoin de me fatiguer à me faire courir les chemins. »

Sidi Mohamed ou Brahim cheikh ² faisait la classe aux tolbas, à Tamanart.

Sidi Ahmed ou Moussa, à Tazeroualt, irriguait ses jardins en y amenant l'eau des séguias ³.

Or, le premier s'amusait à démolir la rigole, avec sa baguette, et le second s'affairait à la réparer.

A la fin, Sidi Ahmed ou Moussa, en colère, donna un coup de pied dans l'eau qui alla arroser la classe du cheikh à Tamanart.

« Cela, c'est un tour de Sidi Ahmed ou Moussa », dit-il.

« Tabaslit n Sidi Ahmed ou Moussa aiad ».

Un jour, Sidi bel Abbès dit à Sidi Ahmed ou Moussa : « Fais pour moi une invocation, et j'en ferai une pour toi — « Da'ouii, da'oughk » — Que Dieu te donne de l'attachement pour des enfants que tu n'auras pas mis au monde, dit Sidi Ahmed ou Moussa ⁴.

1. La fabrication des khenifs fleurit à Tazenakht (FOUCAULT, 110). « Zbib ioued Nfis, akhnif i Ouzanif », « le raisin sec de l'oued Nfis et les manteaux noirs d'Azanif » chanson chleuh, *Mélanges H. BASSET* (p. 335).

2. C'est le professeur légendaire, le letiré qui cite avec à propos des vers d'Amroulqais au sultan Moulai Abdallah (v. notice).

3. La séguia, chl. targa, la rigole. On voit la commune racine latine du chleuh et du français.

4. Tous ceux qui demandent l'aumône au nom de Sidi Bel Abbès : les aveugles, les vieillards, les orphelins.

— Que Dieu te donne des enfants qui seront des mendiants parmi le monde, dit Sidi bel Abbès.

— J'accepte ton invocation. Ainsi soit-il, dit Sidi Ahmed ou Moussa. Ceux qui ne pourront pas venir à moi dans mon pays, que mes enfants aillent chez eux pour y prospérer. »

Sidi Ahmed ou Moussa a dit encore à Sidi bel Abbès :

« Que Dieu fasse tomber en poussière les murs de ton pays, que les pauvres y trouvent à travailler et à manger. »

On appelle quelquefois Sidi Ahmed ou Moussa bou abaqchou (l'homme à la rezza ou turban) allusion au turban qu'il portait quand il mit sur sa tête la corbeille de figues (v. p. 15).

C'est alors qu'il décida de courir le monde. Sur sa flûte et son tambourin, il ne jouait plus que : « La Allah ila Allah ».

Il envoya dire à sa mère : « Innat i iemmi : Han Ahmed işiih. » — « Dites à ma mère : Ahmed, voilà qu'il voyage. »

Ses pas le transportaient en un instant où il voulait.

Il alla à Bagdad, où il resta quarante ans à faire chauffer l'eau des ablutions. En même temps, il fabriquait une balle : takourt n iîḍ, avec des fils que lui avait donnés Sidna Jabril. Avant qu'elle fût finie, celui-ci vint la reprendre et Sidi Ahmed ou Moussa reprit sa course.

Il alla jusqu'au Djebel Qaf qui est le lieu où la terre et le ciel se rencontrent. Il s'assit, avec un compagnon qu'il avait, sur une grande aire. Et c'était la tête plate d'un énorme serpent (tblinka).

Quand vint l'heure du Maghreb, les étoiles parurent. Sidi Ahmed ou Moussa, émerveillé (itqched elḥal), suspendit aux « imanaren » son outre à provisions. Ces étoiles sont les trois Rois de la constellation d'Orion. Puis il fit la prière. Quand il eut fini, les étoiles étaient parties,

emportant les provisions. Il attendit leur retour jusqu'au lendemain. Le matin, au lever du jour, il vit passer les anges qui traînent le soleil. Il voulut les accompagner. Il devint l'un d'entre eux et ils étaient étonnés de la force qu'il avait.

C'est alors que les saints d'Azarif voulurent le faire descendre du ciel pour faire du bien sur la terre ¹.

« Afellaoun irḍou Rabbi, a laoulia n Ouzarif,
Ouilli d iouinin Sidi Ahmed ou Moussa ghigenouan
Attitoulad kouian. »

« Dieu soit bienveillant pour vous, les saints d'Azarif,
Vous qui avez ramené Sidi Ahmed ou Moussa
Du ciel sur terre où chacun va le visiter. »

Ils lui avaient fait voir sur la terre un vieillard qui revenait de la *segua*, portant des carottes. Et tous les enfants le suivaient en lui disant : « Donne-m'en une. » Il leur en donnait et ils lui disaient : « Dieu ait pitié de tes parents (2). »

Sur la terre, il trouva un enfant qui gardait un troupeau et qui avait du pain. Il lui demanda du pain. « Oui, dit l'enfant, à condition que tu feras une invocation pour mes parents. » — « Tu as des parents ? » — « Non, ils sont

1. Azarif, chez les Ait Hamed, au N.-E. de Tiznit, saints Regraga. « O les saints de Tamacht, ô les saints d'Azarif », invocation fréquente dans les chansons.

Sur la course nocturne d'Orion (page précédente), il y a ces vers :

« Pour Dieu, vous qui serez cette nuit sur la mer,
Allez dire à la lune, ô les imanaren,

De ne pas se lever ce soir, nous en avons trouvé une autre. »

« Irabbi, imanaren da iran asoul iroḥ iggi lboḥour,
Nradagh tennam i ouaiour ad our ighli ghiḍaḍ, hanit illa ouaiad. »

2. Remarquer l'importance que les Chleuh attachent à cette invocation pour les parents, ainsi qu'à la « bienveillance des parents » « rda n loualidain », *cui non risere parentes*. Ils ont cette image : Trois cercles concentriques. Celui du milieu représente la bienveillance de Dieu, le cercle intermédiaire, la bienveillance du Prophète, le cercle extérieur, la bienveillance des parents. Sans traverser celui-ci, on n'atteint pas les deux autres.

morts. » — « Tu te souviens d'eux ? » — « Non. » Il fit une invocation pour les parents de l'enfant et celui-ci lui donna du pain.

« Vois, lui dirent les saints d'Azarif, s'il n'y a pas plus de profit sur la terre que dans le ciel. »

Ceci est le miracle de l'arganier qui se passe à Baghdad. L'arganier ne pousse pas partout. C'est un arbre qui veut certain climat, des pays d'altitude moyenne et un versant marin. Cet arbre du Sous et des Haha est souvent ignoré ailleurs.

Sidi Ahmed ou Moussa avait une discussion au sujet de l'arganier avec les étudiants de la mosquée de Baghdad. Il leur parlait de cet arbre de son pays. Eux disaient qu'il n'existe pas. « Va donc, fol, lui disaient-ils, faire chauffer l'eau pour les ablutions. » Car c'était sa fonction. Il attendit qu'on eût fait la prière du coucher du soleil et la prière du soir.

Les étudiants étaient en cercle autour du feu. Alors, le saint tendit la main vers le Sous. Il la porta aux Id Mourran¹, dans le pays des Akhsas, et en apporta un arganier qu'il déposa devant eux.

« Voilà, leur dit-il, les faines de l'année et celles de l'an passé « Han afiouch n ghaseggouassa, han ouin dadant. »

Ils furent émerveillés. On montre encore, chez les Akhsas, le creux laissé par l'arbre déraciné.

L'arganier, d'après la légende, serait acclimaté dans le Sous depuis une époque assez récente. On dit de Sidi Ouaggag d'Aglou qui vivait au ix^e siècle, qu'il a précédé l'arganier dans le Sous « izouar argan gh Sous ».

Ajoutons à ces récits légendaires sur le saint et ses compagnons un récit qui le met en scène, un de ces nombreux « contes du chacal » ou « le trompeur trompé » qui remplissent le folklore berbère.

Un chacal qui se noyait dans une rivière, invoqua Sidi Ahmed ou Moussa :

« Je fais vœu de te donner, Sidi Ahmed ou Moussa, une mesure de lentilles, si l'oued ne m'emporte pas. »

Mais, quand il s'en fut tiré, tout en s'ébrouant sur la rive et se débarrassant de l'eau :

« Pauvre que je suis, dit-il, tu ne sais donc pas, Ahmed ou Moussa, tout ce qu'on fait de bouillie avec une mesure de lentilles quand on s'y connaît. »

Un peu de temps se passa. De nouveau l'oued l'emporta. Alors il dit :

« Sidi Ahmed ou Moussa, je fais vœu de te donner deux, trois, quatre mesures ou un boisseau tout entier. »

Mais l'oued l'emporta et il fut noyé.

Et comme le flot l'entraînait, il aperçut sa queue qui prenait les devants. Alors il s'écria :

« On désespère de la vie quand on voit ce qui est en queue passer en tête. »

« Qondeggh iddounit ailligh zrigh ainna izouarn igoŭran ».